

La littérature française  
en Belgique

VII

M. Fernand Severin

D'autres, désignés par le destin pour être poètes, ont reçu « des puissances fatales » le don des larmes. M. Fernand Severin a obtenu en partage le don d'enfance et d'ingénuité. Son être est de ceux-là que la vie n'a point tourmentés d'amères passions, mais qu'un trop chaud regard trouble comme une offense. Sa Muse, s'il est permis en notre âge pratique d'oser encore d'un tel mot au romantisme désuet mais dont l'image évoque bien ce qu'il veut dire, sa Muse, donc, est hésitante, craintive et d'une pudeur à toute rencontre effarouchée. Elle se cache dès qu'elle se sent devinée ; elle se dérobe, comme si elle était nue et prise en faute.

A cette grâce native de jeune fille qui « a peur d'un baiser comme d'une abeille », M. Fernand Severin a ajouté, dès ses jeunes ans, le goût prononcé et paysan de la terre, des bois, des eaux, de la nature entière. Cela, je pense, parce que né à Grand-Masnil, province de Namur, où, depuis un temps immémorial, les sires, tant du côté paternel que du côté maternel, étaient de grands agriculteurs, fiers de leur domaine.

Les frissons des feuilles, le murmure des lentes eaux, la courbe aimable des collines, la pureté des aubes et la paix des crépuscules, le ciel mouvant, tout ce qui emplît d'une confuse admiration les yeux et le cœur des campagnards, M. Fernand Severin s'est mis à l'aimer d'une amour secrète et réfléchi. Son apprentissage de poète géorgique s'est fait directement au contact du sol, des rivières, des bois qu'il a de bonne heure souhaité d'exprimer par des chants sans échos et qu'il imaginait devoir être sans gloire.

Il s'y est trouvé préparé par des jours méditatifs, vécus précisément dans le calme religieux et la contemplation muette de nobles horizons, au cours d'une jeunesse que l'on devine mélancolique, alors que vers les champs une mère « étrangement souriante et malade » emmenait dans « sa douloureuse promenade »

*Un enfant doux comme elle et trop tôt sérieux.*

Enfance mantouane d'un fils de Virgile. Il aura regretté de ce plein air, plus tard, dans les collèges et altérées royaux où, replié sur son âme, il se formera aux rigides disciplines classiques avant d'enseigner lui-même, soit à Namur, soit à Gand, soit à Bruxelles que la qualité et la durée d'un beau vers résident dans la part de réminiscences de la nature et d'humaine émotion que le poète sait y enclorre.

Lui-même semble n'avoir jamais eu d'autre ambition que d'être, parmi le chœur des voix de l'univers, une des voix harmonieuses qui, de toute stérilité, s'élèvent du profond des âmes inspirées, afin de traduire, avec une ferveur concentrée et soucieuse de perfection, le songe de l'amour, la louange de la solitude, les matins angéliques, l'énigme de la vie et le bon sommeil de la mort, plus doux que la douceur de vivre.

Voici près de vingt-cinq ans déjà que M. Albert Mockel m'affirmait : « Severin, il y a longtemps que nous le tenons en Belgique pour un des meilleurs entre les excellents ». Il avait alors donné sous le titre impersonnel *Poèmes*, une édition de plaquettes antérieures qui vont du *Don d'enfance* à un *Chant dans l'ombre*. Or, si l'on en excepte *La source au fond des bois*, un recueil paru en 1924, ces *Poèmes* anciens, accrus et enrichis de la *Solitude heureuse* et de rares pages inédites, forment l'œuvre lyrique de M. Fernand Severin ; elle tient dans ces *Poèmes* dont la plus récente édition est d'hier (1930). Mais, de l'une à l'autre des parties qui le composent, de l'une à l'autre édition revue et corrigée, on suit l'évolution d'une poésie qui s'affine, se dépouille, se parachève par un art plus sûr et conscient. L'évolution aussi d'une pensée qui se concentre, plus forte et plus mûre.

Rien n'a jamais agi sur la sensibilité délicate et, dirait-on, presque féminine de M. Fernand Severin comme l'échancement de la solitude, un bruit de source filtré dans le silence, la tendresse innocente de la lumière au front de certains paysages et la résonance d'un chant à travers le mystère de la nuit, lorsqu'il monte, ainsi qu'un soupir, des ombreuses vallées de la vie. Le poète les recueille pour les charger de toute la plûie de son cœur et du ruissellement des larmes de la terre.

Qu'on n'aille pas se figurer là-dessus qu'une plainte monotone d'égérie emplie, d'un unique sonnet contenu, les poèmes de M. Fernand Severin ; il ne lamente point sa destinée en strophes indiscrettes qui étalent à tout venant l'être intime. Les souvenirs individuels ne servent que d'invitation à son chant, un point de départ pour un rêve qui cherche et trouve, selon la belle expression de Goethe, sa délivrance et son soulagement. Délivrance de la mortelle inquiétude latente du tréfonds de l'être, soulagement à ce dégoût que chaque heure accroit, qui léssse la pensée, la ferveur, la tendresse, qui viole le refuge idéal du poète et porte atteinte à sa vie intérieure et à la connaissance de soi :

*Tu ne le trouveras nulle part, sauf en toi...  
Ton âme parle : il te suffit de l'écouter ;  
Sa voix est douce, elle est insinuante et tendre ;  
Parfois le bruit du monde empêche de l'entendre.  
Parce qu'étant une âme, elle parle tout bas ;  
Si tu l'écoutes bien, pourtant, tu l'entendras.*

Tout l'art poétique de M. Fernand Severin se ramasse dans cette strophe. Et il est, on s'en aperçoit, moins de forme et de prosodie que de pensée et d'inspiration. Il n'intéresse que la substance même du poème.

Mais cette fertilité de l'idée dans la vénération du silence et du mystère, et l'assurance définitive que l'agrément de vivre et la découverte du bonheur on les puise en soi, la sérénité enfin acquise de l'être, M. Fernand Severin les exprime par une concision de style, une logique des images, un choix rigoureux d'épithètes et un tel dessein des effets inutiles qu'il dépasse d'emblée tout artifice et toute virtuosité. Son œuvre représente la magnifique philosophie d'un sage appuyée sur la beauté d'une architecture constructive qui se pare seulement de la sévérité de ses lignes.

L'amitié fraternelle qui a uni l'auteur de la *Solitude heureuse* au poète de la *Chanson d'Éve* et dont subsiste le plus confiant témoignage dans un volume entier de lettres de Charles van Lerberghe, mieux qu'une étude sur Vigny et qu'une monographie critique sur *Wensteraad* (un poète oublié du romantisme belge) achève de situer très haut la personnalité de M. Fernand Severin dans l'admiration de ses contemporains.

Léon Bocquet